

SOMMAIRE

- Editorial : Automne-Hiver 2016 par Denis REGENT et Jacques FAYS 1
- 1895-1995 - Cent années de radiologie hospitalo-universitaire au service central de Radiologie à l'Hôpital Central de Nancy par Denis RÉGENT et Jacques FAYS 2
- Cotisations 1
- Visites du Musée 1

COTISATIONS 2017

Cotisation étudiant	10 €
Cotisation simple	20 €
Cotisation soutien*	40 €
Bienfaiteur*	80 €

par chèque au nom de l'**A.M.F.M.N.**
adressé au Trésorier : **Pr Catherine STRAZIELLE**, Musée de la Faculté de Médecine, B.P.184, 54505 Vandœuvre Cedex

Nous vous remercions de vous en acquitter rapidement.

* Le montant au-dessus de 20 euros donnera lieu à la délivrance d'une attestation de déduction fiscale.

VISITES DU MUSÉE

Individuelles ou par groupes. Rendez-vous par téléphone auprès du Pr. Jean FLOQUET au 03.83.68.32.25

Contact Musée et A.M.F.M.N.

Téléphone : 03.83.68.32.25
@ : jean.floquet@univ-lorraine.fr

ÉDITORIAL

AUTOMNE-HIVER 2016

1895-1995 - Cent années de radiologie hospitalo-universitaire au service central de Radiologie à l'Hôpital Central de Nancy

Théodore GUILLOZ



Les premières radiographies réalisées à Nancy sont présentées à la Société de médecine dont il est secrétaire général, par un jeune et très brillant agrégé de Physique médicale âgé de 28 ans, le docteur Théodore Guilloz. Cette présentation est faite trois mois après la publication princeps de Roentgen « *Über eine neue Art von Strahlen* », le 28 décembre 1895 à Würzburg.

Malgré son travail de pionnier et ses découvertes majeures en matière de technologie de production des rayons X et d'applications de la Radiologie dans de multiples domaines novateurs, le nom de Théodore Guilloz est peu cité dans l'historique de la Radiologie française. Le choix des professeurs Jacques Roland et Alain Blum de donner, en 1994, le nom de Guilloz au service central de Radiologie de l'Hôpital Central, a permis, après les travaux de plusieurs auteurs locaux (Jean Roussel, Jean-Pierre Grilliat, Pierre Labrude) d'effacer cette injustice et de rendre à Guilloz l'hommage et la reconnaissance qu'il mérite.

Denis REGENT et Jacques FAYS

1895-1995 - Cent années de radiologie hospitalo-universitaire au service central de Radiologie à l'Hôpital Central de Nancy

1 - Le rôle des Lorrains dans le développement de la radiographie en France

Dès les premiers jours de 1896, en France, comme ailleurs, l'enthousiasme des physiciens mais également d'un petit nombre de médecins va s'exprimer par une activité intense de recherche concernant les applications et les améliorations de l'imagerie par « *les rayons Roentgen* ». Les premières radiographies françaises ont été réalisées à Paris par deux anciens internes des Hôpitaux de Paris, tous deux d'origine lorraine :



Toussaint Barthélémy naît à Nancy en 1850, mais suit ses parents très tôt à Metz. Après une excellente scolarité au lycée de cette ville, il entame à Paris, en 1872, des études de médecine qu'il conduira de brillante façon (interne de Charcot ; chef de clinique de Fournier). Germanophone, il lit le *Frankfurter Zeitung* et y découvre,

dans l'édition du 8 janvier 1896, les images de Roentgen. Il a pu traduire le tiré-à-part que Roentgen avait adressé à Henri Poincaré qui était son cousin.



Paul-Marie Oudin est né à Epinal en 1851. Condisciple et ami du précédent, il a commencé ses études de médecine à Strasbourg durant une année et il les poursuit à Paris. Egalement ancien interne des Hôpitaux de Paris, notamment de Claude Bernard, puis préparateur de d'Arsonval à la chaire de Médecine du Collège de France, il est l'inventeur d'un résonateur et le découvreur des vertus de la galène comme récepteur radio. Il sera à l'origine de la première diffusion radiophonique à partir de la Tour Eiffel.



C'est à leur jeune compatriote et cousin ou ami, **Henri Poincaré**, mathématicien génial, né à Nancy en 1854, fils du Professeur Léon Poincaré, titulaire de la chaire d'Hygiène de la Faculté de Médecine de Nancy, que Barthélémy et Oudin

confient la charge de présenter, le 21 janvier 1896 à l'Académie des Sciences, à laquelle il a été élu à l'âge de 37 ans, une radiographie des os de la main obtenue par les « *X-Strahlen de Monsieur le Professeur Roentgen* ».



Rappelons encore que c'est chez Paul-Marie Oudin, en février 1896 que **Antoine Bécclère**, médecin des Hôpitaux de Paris, infectiologue, va découvrir la radioscopie thoracique au cours d'une mémorable soirée à laquelle il fut le seul professeur de la Faculté présent, les autres professeurs invités ayant déclaré que « *les rayons X n'auraient aucune application en Médecine* ». La vision des poumons de la vieille servante de Oudin avait par contre convaincu Antoine Bécclère de l'extrême intérêt de la technique, mais également de la nécessité de garder à la radioscopie son caractère clinique en ne la confiant qu'à des médecins ; seule la radiographie pouvait être « abandonnée » aux radiographes non médecins... Le conflit stérilisant qui en a résulté devait perdurer à Paris jusqu'aux années 30 !

L'Académie des Sciences décerne dès 1896 le Prix Montyon à Oudin et Barthélémy pour leur contribution à la vulgarisation de la radiographie.

2 - Théodore Guilloz et le développement de la radiologie à Nancy

A Nancy, Théodore Guilloz vient d'être reçu en 1895, à l'âge de 27 ans, au concours d'agrégation des Facultés de Médecine dans la section de sciences physiques. Né à Rougemont, aux confins de la Haute-Saône et du Doubs en 1868, il est bachelier ès sciences à 16 ans. Après une année de préparation à l'Ecole des Mines de Paris où il a été admis sur concours, il doit rentrer à Besançon en raison du décès de son père. Il mène alors de front des études de sciences, de pharmacie et de médecine, lui permettant d'obtenir une licence ès-sciences physiques en 1890, son diplôme de pharmacien de première classe en 1892, à 24 ans, et son doctorat en médecine en 1893. Dès 1889 il a été recruté par le Professeur Augustin Charpentier, titulaire de la chaire de Physique de la Faculté de Médecine de Nancy, comme chef de travaux pratiques, tant il s'était montré brillant lors d'une session de validation des examens de fin d'année organisée pour les étudiants bisontins.

La Faculté de Médecine et son laboratoire de physique sont encore situés rue de la Ravinelle, à côté du Palais de l'Académie, et l'activité de recherche initiale de Guilloz est, comme celle de Charpentier, essentiellement orientée vers la physiologie de la vision et l'ophtalmologie. L'intérêt soutenu qu'il porte à la perception du relief et à la vision stéréoscopique témoigne de la passion de Guilloz pour la représentation de la troisième dimension qui sera son fil conducteur

dans toute sa carrière. La nouvelle Faculté de Médecine de la rue Lionnois ne se développera qu'à partir de 1892 et s'ouvrira réellement en 1902. Le nouvel Hôpital Civil, futur Hôpital Central, est entré en fonction depuis 1883.

Dès la publication de Roentgen, Guilloz se consacre aux différentes techniques d'imagerie par les rayons X : radiographie, radioscopie, localisation des corps étrangers métalliques avec, en mars 1896, une présentation à la Société de Médecine de Nancy de deux « *photographies Roentgen* » personnelles, suivies peu après de la relation d'un geste « *radio-guidé* » par Guilloz, permettant au Professeur Weiss d'extraire un



projectile du thorax d'un officier de marine blessé au Tonkin, après l'échec d'une première intervention « *classique* ». En 1896 également, Guilloz publie avec le Professeur Jacques, titulaire de la chaire d'Anatomie, des images spectaculaires d'opacifications vasculaires post-mortem chez des fœtus à terme (figure ci-contre). Il développe les techniques de radioscopie, en particulier

les orthodiagrammes du cœur et des viscères abdominaux, la recherche des corps étrangers dans le tube digestif, le diagnostic de nature chimique des calculs biliaires, l'exploration des globes oculaires et des orbites.

Sur le plan technique, Guilloz est toujours à la recherche de faisceaux de rayons X de plus forte intensité pour diminuer les durées d'exposition et favoriser la représentation de la troisième dimension, notamment en développant la stéréoradiographie et la stéréoradioscopie. En collaboration avec des industriels, il fait breveter, fabrique et commercialise des tubes à anticathode de chrome à la place du platine, permettant dès 1901 d'abaisser la durée d'exposition à un dixième de seconde pour une main. Il commercialise également des tubes à double anode et double cathode pour les acquisitions « *stéréo* ». Mais, en utilisant ces matériels, l'irradiation des expérimentateurs est massive, et Guilloz, comme son aide de laboratoire Emile Jacquot, présenteront à partir de 1901 des lésions actiniques majeures des avant-bras et des mains, très invalidantes et douloureuses, nécessitant des amputations segmentaires itératives, qui en feront des « *victimes de la science* » à qui seront décernés la médaille de la fondation Carnegie et le grade de chevalier de la Légion d'honneur.

Sur le plan administratif, Guilloz est, dès sa prise de fonction de professeur agrégé de Physique médicale, nommé responsable du service de consultation d'électrodiagnostic et d'électrothérapie installé provisoirement à l'Hôpital Civil dans le sous-sol du pavillon

Virginie Mauvais qui abrite les services de Pathologie infantile. En 1896 il fait adjoindre un laboratoire de radioscopie et de radiographie et obtient la création d'une clinique complémentaire d'électrothérapie ; l'ensemble étant installé dans le sous-sol du pavillon Léonie Bruillard-Balbâtre nouvellement construit (futur pavillon d'Ophtalmologie, à droite de la Cour d'honneur de l'Hôpital Central). En 1898, le Conseil municipal de Nancy, sur la demande pressante du Professeur Guilloz, vote un crédit d'urgence de 2500 francs pour adjoindre un équipement radiographique, « *en contrepartie de la création d'un service municipal gratuit de radiographie ouvert aux malades des Hôpitaux et Hospices mais aussi à ceux des médecins de l'Assistance publique, du Bureau de bienfaisance et des sociétés charitables* ». Théodore Guilloz est, comme tous ses collègues de l'époque, chef de service hospitalier à temps partiel puisqu'il a une activité de recherche au laboratoire de Physique de la Faculté, et une activité libérale en radiodiagnostic mais aussi en électrodiagnostic, électrothérapie et radiothérapie à son cabinet situé place Carrière initialement, puis plus tard rue Saint-Léon.

Guilloz, bien que provincial, fera partie du premier bureau, par ailleurs très parisien, du Syndicat Général des Médecins Français Electrologistes et Radiologistes dont la constitution marquait la fin de la période aigue d'un conflit durable entre les physiciens et les médecins parisiens pour un monopole sur l'utilisation médicale des rayons X ; la "ligne de partage des eaux" étant la radioscopie qui, à juste titre et remarquablement défendue par Bécclère, ne pouvait se pratiquer qu'à la lumière des données de la clinique. A Nancy, Guilloz entretient d'excellentes relations avec ses collègues scientifiques universitaires, les pharmaciens et les enseignants scientifiques du secondaire, ce qui a, non seulement aidé à la diffusion et à l'amélioration de la radiologie médicale dans la région sans heurts ni querelles, mais également permis dans les premiers mois du Premier Conflit mondial que soit organisé le maigre et fragile réseau des laboratoires radiologiques et de leur soutien logistique pour les deux régions militaires de Nancy et d'Epinal placées sous le commandement du médecin-major de 1ère classe Théodore Guilloz. Il s'était en effet porté volontaire dès le début du conflit, malgré le lourd handicap de sa radiodermite évoluée, pour s'engager dans le service de Santé. Rappelons, en particulier que, lors de la " bataille des frontières ", souvent passée sous silence malgré ou à cause de son effroyable bilan et des erreurs stratégiques consternantes du haut commandement, 25% de la totalité des pertes humaines militaires ont été observées durant les seules dix premières semaines de ce conflit. A ce moment l'Hôpital Civil de Nancy où travaillait Guilloz recevait, à lui seul, jusqu'à 500 blessés par jour.

Malgré la révélation précoce de ses très grandes qualités humaines et professionnelles qui

lui valaient l'estime de ses collègues et de ses concitoyens, Guilloz est resté « simple » professeur agrégé et chef de travaux à la Faculté jusqu'à sa mort en 1916. Après avoir été prorogé 2 fois pour 3 années, il devint le plus ancien des agrégés de la Faculté et demeura chef de travaux sans qu'on parvienne à le nommer professeur titulaire de chaire. En 1906, le ministre de l'Instruction publique lui conféra le titre de professeur adjoint qui lui assurait une meilleure situation matérielle.

Guilloz décède assez brutalement à Meyzieu dans la banlieue lyonnaise, le 26 mars 1916, à l'âge de 48 ans, plus probablement d'une maladie cardiovasculaire que de sa radiodermite ; son Maître Augustin Charpentier ne lui survivra que de quelques mois (4 août 1916). On a donné le nom de Théodore Guilloz à une rue de Rougemont.

3 - La radiologie à l'Hôpital Central dans l'Entre-Deux guerres



Au décès de Théodore Guilloz, la direction du service de Radiologie de l'Hôpital Central est confiée à son élève Georges Lamy que Guilloz avait fait revenir des unités combattantes pour le seconder dans sa lourde tâche à l'Hôpital Civil.

Georges Lamy est reçu à l'agrégation de Physique des Facultés de Médecine en 1924, à l'âge de 44 ans, tandis que la chaire de Physique médicale est, au même moment, offerte par le Conseil de la Faculté de Médecine au Professeur Marcel Dufour, Nancéien d'origine, qui a intégré l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm avant de faire des études de Médecine puis d'être agrégé de Physique des Facultés de Médecine à Nancy en 1907, puis titulaire de chaire à Alger en 1914 ; il rentrera à Nancy en 1919 à la Faculté des Sciences où la Faculté de Médecine viendra le « recruter » en 1924.

Le « nouveau » service de Radiologie de l'Hôpital Central va être implanté en 1930, à son emplacement actuel, au rez-de-chaussée du pavillon Krug nouvellement construit ; mais il n'occupe à cette époque qu'une surface beaucoup plus restreinte en longueur et surtout en profondeur. C'est le Professeur agrégé Georges Lamy qui en est le responsable, et c'est lors de l'inauguration de ce service qu'est posée la plaque murale commémorative de la médaille de la fondation Carnegie attribuée au Professeur Théodore Guilloz. Cette plaque sera sauvée in extremis de la destruction lors de travaux récents pour être réimplantée sur la côté gauche de la porte d'entrée actuelle du secteur scanner-IRM.

La discipline radiologique n'est pas

individualisée à cette époque et son enseignement est laissé à l'initiative de la chaire de Physique médicale, mais le Professeur Dufour est en pratique essentiellement un ophtalmologiste et c'est donc sur les épaules de Georges Lamy que repose l'enseignement de la Radiologie. Le Docteur Pierre Schumacher, futur chef de service de Radiothérapie au Centre régional de lutte contre le cancer (Centre Alexis Vautrin) décrit de la façon suivante ses souvenirs d'étudiant de deuxième année de médecine : « *la physique était enseignée dans une atmosphère houleuse. Le professeur Georges Lamy apparaissait sur son bureau, le visage congestif, lisait à voix basse son cours sur le fonctionnement du tube de Crookes en sautant de temps en temps inconsciemment quelques pages, au milieu des piécettes et objets divers qui atterraient autour de lui...* ».

En 1934, le Professeur Dufour doit prendre une retraite anticipée, victime des décrets Laval. Pour des raisons économiques, la chaire de Physique médicale ainsi libérée qu'ambitionnait Georges Lamy est supprimée ; de plus Georges Lamy n'est pas renouvelé dans ses fonctions d'agrégé et devient donc agrégé libre. Il continue sa carrière universitaire comme « simple » chef de travaux de Physique médicale, chargé d'un cours complémentaire jusqu'en 1946.

L'activité du service de Radiologie s'est beaucoup ralentie, et la pénurie matérielle déjà patente en 1934 ne fait que s'aggraver jusqu'au désastre de juin 1940 puis jusqu'à la fin de la guerre. La chaire de Physique médicale n'est rétablie qu'en 1946 ; Georges Lamy l'occupera jusqu'à son décès en 1949. Durant cette période, les assistants du service installés en ville (Docteurs Henriot, Grégoire, Roussel, Roy) viendront assister le Professeur Georges Lamy, tant en radiodiagnostic qu'en radiothérapie et en électrothérapie.

On comprend que le professeur Georges Lamy ait été déçu par l'évolution de sa carrière et par cette sorte d'ostracisme des cliniciens pour la Physique médicale et la Radiologie, dont Guilloz avait déjà fait les frais, n'ayant pas, lui non plus, recueilli la juste récompense de sa valeur et de son travail. Cela n'empêche pas Georges Lamy de conserver des liens amicaux, en particulier avec le Doyen Merklen titulaire de la chaire d'Hydrologie (et affectueusement qualifié d'« *hydrologue non hydrophile* » par les étudiants) et le Professeur Mutel, professeur de Médecine légale ; leurs pas les conduisant à se retrouver en fin d'après-midi dans la très célèbre brasserie « *Le Lunéville* », sur la Place des Vosges, au contact de la porte Saint-Nicolas. A l'époque cet établissement était le point de ralliement des étudiants en médecine où se déroulaient les événements festifs de la Faculté, en particulier les arrosages des thèses qui étaient l'occasion pour les participants de s'exprimer par les écrits ou les caricatures satiriques sur les livres d'Or de l'établissement malheureusement disparus.

4 - La radiologie à l'Hôpital Central, de l'après-guerre à l'aube du XXI^e siècle

Après la disparition du Professeur Georges Lamy en 1949, un concours de radiologiste des Hôpitaux de Nancy est ouvert pour désigner un chef du service de Radiologie de l'Hôpital Central. Le Docteur Marcel Antoine est, à l'issue de ce concours, nommé Radiologiste des Hôpitaux, chef du service de Radiologie centrale en 1949 et « chargé de cours » à la Faculté.



Marcel Antoine est né à Baccarat (Meurthe et Moselle) le 14 novembre 1900. Jusqu'à 18 ans, il vit dans le pays de l'Orne : Homécourt, Joeuf et Auboué. Il fait ses études de médecine à la Faculté de Nancy puis s'installe comme généraliste à Homécourt. A partir de 1940, le

Docteur Marcel Antoine participe activement à l'organisation et au fonctionnement d'une filière de passeurs de la région mosellane qui prend en charge plusieurs milliers de personnes cherchant à franchir la frontière entre zone annexée et zone occupée. Il entrera ensuite dans le réseau de résistance créé à Homécourt. En 1945, Marcel Antoine entreprend des études de Radiologie médicale à la Faculté de Médecine de Paris (Rappelons qu'à cette époque, les diplômes de spécialité ne sont pas encore créés ; ils ne le seront qu'à partir de 1953). Il est nommé médecin attaché des Hôpitaux de Paris en 1946 puis assistant de Radiologie dans le service du Professeur Desgrez, premier titulaire de la chaire de Radiologie de la Faculté de Médecine de Paris, créée en 1946. Une rumeur persistante laisse entendre que le parcours parisien du Docteur Marcel Antoine aurait été influencé et guidé par le Professeur Herman Fischgold qu'il aurait aidé dans le cadre de ses activités de passeur et de résistant. Après recherches orientées, aucun élément tangible ne vient à l'appui de cette thèse.

A la fin des années 50, le service de Radiologie de l'Hôpital Central voit sa surface pratiquement doublée par l'adjonction en rez-de-jardin d'un bâtiment « en galette » d'un seul niveau, greffé sur la façade avant du pavillon Krug et en continuité avec les locaux préexistants. Marcel Antoine et ses assistants les Docteurs Barbier (électrologie), Chatelin (médecin et ingénieur de l'Institut électrotechnique, futur ENSEM), Creusot, Malraison, Stehlin (radiothérapie puis angiographie) et Madame Tréheux, assurent la très lourde charge de travail clinique, l'enseignement et le développement des techniques en fonction de l'évolution des matériels

(tomographies puis amplificateur de luminance et ses applications : radioscopie télévisée, radiocinéma en particulier). La Radiologie à cette époque comporte les trois branches : radiodiagnostic, électrologie diagnostique et thérapeutique, radiothérapie (200 kV et curiethérapie), toutes sont présentes au service central de Radiologie.

Sur le plan universitaire, le CES d'électroradiologie médicale est créé en 1953 au plan national. Les médecins qui exerçaient antérieurement l'une ou l'autre des 3 branches de la discipline étaient ceux qui disposaient des appareillages. Pour régulariser leur situation et obtenir leur qualification, ils doivent suivre un enseignement



en s'inscrivant dans un service validant le diplôme universitaire de radiologie médicale, en pratique le service du Docteur Antoine à Nancy. Le **Docteur Jean Roussel**, ancien interne des Hôpitaux de Nancy, ancien chef de clinique de Pédiatrie, s'est installé en ville en rachetant le cabinet d'un gastro-entérologue équipé

de matériel radiologique. Pour obtenir sa qualification, il doit donc régulariser sa situation mais rencontre des difficultés pour être accepté à Nancy. Il décide donc, à l'âge de 42 ans, de fermer son cabinet et de partir pour un an à Montpellier dans le service du Professeur Paul Lamarque pour qui a été créée en 1947 la première chaire de Radiologie en province. Le premier concours d'agrégation de Radiologie est organisé en 1952 avec un poste à pourvoir à Nancy. Les Docteurs Jean Roussel et Marcel Antoine se présentent ; le Docteur Jean Roussel est brillamment reçu et devient ainsi le premier agrégé de Radiologie à la Faculté de Médecine de Nancy, responsable de l'enseignement de la discipline (électroradiologie et radiothérapie). Son affectation hospitalière est le Centre anti-cancéreux (devenu Centre Alexis Vautrin) dont il rassemble et dirige, secondé par les Docteurs Pierre Schoumacher et Monique Pernot, les secteurs de radiodiagnostic et de radiothérapie-curiethérapie (il y implante le premier accélérateur de particules). Une chaire de Radiologie est créée en 1957 à Nancy pour le Professeur Jean Roussel qui en devient le premier titulaire. Il sera en outre assesseur du Doyen Beau de 1960 à 1970 et sous-directeur du Centre anti-cancéreux, aux côtés du Professeur Florentin, de 1957 à 1971.

En 1962, les Hôpitaux de Nancy décident de l'ouverture d'un concours pour le recrutement d'un radiologiste des Hôpitaux afin de procurer un adjoint au Docteur Marcel Antoine. Ce concours

fait l'objet de convoitises, en particulier pour un candidat privilégié, ancien major d'internat, titulaire de trois licences (philosophie, psychologie et mathématiques), soutenu par le clan médical hospitalier dominant de l'époque, mais qui a surtout travaillé dans le domaine de la Médecine nucléaire. Par sa très brillante prestation aux épreuves pratiques et en dépit d'une misogynie déclarée d'une partie du corps professoral, Madame le Docteur Tréheux est reçue première au concours et nommée dans le poste de radiologiste des Hôpitaux, adjointe au chef de service. A ce propos et pour illustrer les difficultés auxquelles s'exposaient les femmes désireuses de faire carrière à cette époque, on peut rappeler cette déclaration d'un des plus célèbres professeurs de la Faculté : « ils ont réussi à faire nommer une femme, eh bien vous verrez, ils en nommeront d'autres ! ». On reste confondu devant une telle clairvoyance perspicace.

En 1963, la loi Debré créant les centres hospitaliers universitaires permet l'intégration des radiologistes des Hôpitaux dans le nouveau cadre des « bi-appartenants ». Les Docteurs Antoine et Tréheux choisissent le « temps-plein hospitalo-universitaire » et sont donc nommés maîtres de conférences agrégés-radiologistes des Hôpitaux. De 1963 à sa retraite en 1966, le Docteur Antoine sera donc chef du service de Radiologie centrale à l'Hôpital Central et maître de conférences agrégé à la Faculté.



Madame le **Professeur agrégé Tréheux** qui lui succède en 1966 sera la première femme professeur à la Faculté (elle sera promue professeur sans chaire en 1975 puis professeur titulaire de la chaire de Radiologie clinique en 1977).

Elle dirige le service de Radiologie centrale de l'Hôpital Central de 1967 à 1977. Elle en développe les différents secteurs d'activité, en particulier celui de l'angiographie dans lequel excelle le Docteur Jacques Fays, bourreau de travail, perfectionniste et impétueux, dont elle réussit à merveille à canaliser l'hyperactivité par son sens aigu de la diplomatie. À l'autre extrémité du service et dans un style tout autre mais non moins exigeant, le Docteur Marie-Claude Bretagne de Kersauson assure avec compétence le domaine de la radiopédiatrie. Plus à distance, le Professeur Tréheux soutient efficacement et avec persévérance le combat quotidien que mène le Docteur Luc Picard pour acquérir son indépendance matérielle et développer la neuroradiologie diagnostique et interventionnelle

qu'il amènera au pinacle de la spécialité. Très clairvoyante, Mme le Professeur Tréheux crée dès 1966 l'école de manipulateurs du CHU qui deviendra très rapidement une référence nationale de sérieux et de qualité.

En 1974 s'ouvre l'Hôpital de Brabois dont le



service d'Imagerie est confié au Professeur Jean Roussel. Celui-ci meurt prématurément en 1976, à l'âge de 67 ans ; Madame le Professeur Tréheux lui succède tandis que le **Professeur Pierre Bernadac** qui était chef du service d'Imagerie du

groupe hospitalier Villemin-Maringer-Fournier depuis 1966, est chargé du service de Radiologie de l'Hôpital Central ; la



partie pédiatrique étant placée sous la responsabilité du **Professeur Jean-Claude Hoeffel** qui était, depuis 1966 également, chef du service de Radiologie de l'Hôpital Jeanne-d'Arc de Dommartin-les-Toul.

Au départ en retraite des Professeurs Bernadac et Hoeffel, en 1994, le Professeur Jacques Roland, professeur d'Anatomie-Radiologiste des Hôpitaux, Doyen de la Faculté de Médecine, devient chef du service de Radiologie de l'Hôpital Central auquel il décide de donner le nom de Guilloz. Il fait réimplanter la plaque commémorative de l'attribution de la médaille de la fondation Carnegie à Théodore Guilloz en 1930, sur le montant gauche de la porte du secteur scanner, sur la façade du pavillon Krug.

Le service de Radiologie de l'Hôpital Central a toujours été en charge des urgences en raison de son implantation au contact direct de la ville. L'évolution moderne de la médecine avec le recours de plus en plus libéral, parfaitement justifié, à l'imagerie lourde, représente un domaine exigeant mais passionnant, même si, parfois, comme l'écrit le Professeur Didier Sicard, « l'examen clinique devient le premier examen

complémentaire après l'imagerie ».

Les chefs de service qui se sont succédés au service central de Radiologie de l'Hôpital Civil puis de l'Hôpital Central ont eu à cœur de lutter pour obtenir les matériels les plus performants et en acquérir la maîtrise afin d'apporter la meilleure prise en charge possible aux patients. Ce regard en arrière nous montre qu'un siècle plus tôt, les difficultés étaient déjà grandes et que c'est avec la même passion et le même dévouement que les radiologues se sont, en tout temps, attachés à les surmonter.

Nous remercions particulièrement Monsieur Bertrand Cor, Madame le Docteur Nathalie Cor et Madame Evelynne Boulogne qui ont contribué à nous faire parvenir les documents d'archives du Professeur Théodore Guilloz ; ceux-ci ont été versés au fond du Musée de la Faculté de Médecine.

Nous remercions également de leurs encouragements et de leur aide nos Collègues et Amis Luc Picard, Claude Guidon, Jacques Roland et Alain Blum ainsi que nos Maîtres Jean Roussel et Augusta Tréheux à qui nous dédions ce modeste essai.

Denis RÉGENT et Jacques FAYS

Ouvrages et documents recommandés

- Bloch P. - Les progrès techniques de la radiologie, in Histoire de la Médecine en Moselle de 1800 à 1950, 2000, Société des sciences médicales de la Moselle éd., tome 2, 298-303.

- Eisenberg R.L. - Radiology. An illustrated history, 1992, St Louis, Mosby éd., 606 p.

- Labrude P. - Théodore Guilloz (1868-1916), pharmacien et médecin, pionnier et victime de la radiologie, 1997, Revue d'Histoire de la Pharmacie, 313 : 27-34.

- Larcan A. et Legras B. - Evolution des activités hospitalo-universitaires 1975-2005, 2006, Comité historique du CHU de Nancy éd., 280 p.

- Legras B. - Les Professeurs de la Faculté de Médecine, 1872-2010. Ceux qui nous ont quittés, 2010., Euryuniverse éd., 472 p.

- Merran S. - Cent ans d'imagerie médicale : histoire et perspectives d'avenir, 1995, Sfr éd., 160 p.

- Pallardy G., Pallardy M-J., Wackenheim A. - Histoire illustrée de la Radiologie, 1989, Paris, R. DaCosta éd., 542 p.

- Roussel J. - La Radiologie à Nancy, Annales médicales de Nancy, numéro spécial du centenaire de la revue, 1975.

- Vuillemin-Pernot C. et Vuillemin C. - L'Hôpital Central de 1883 à 1983. 1983, CHRN éd., 306 p.

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE **16 novembre 2016 à 17h30**

L'Assemblée Générale de l'Association des Amis du Musée de la Faculté de Médecine de Nancy est précédée d'une conférence du Professeur d'Anatomie Jean-Marie Le Minor de la Faculté de Médecine de Strasbourg, intitulée : « Les collections d'anatomie et d'anatomie pathologique de la Faculté de Médecine de Strasbourg (17e – 20e siècle) ». Avant d'aborder la description de cette collection tout-à-fait exceptionnelle, le conférencier retrace l'histoire de sa constitution qui a bénéficié d'une continuité malgré les aléas politiques. Elle doit beaucoup également à des hommes d'excellence.

Le président débute l'assemblée statutaire en soulignant que l'activité du C.A., qui s'est retrouvé à quatre reprises dans l'année (04.12.2015, 12.02, 29.04, & 23.09.2016) a été quelque peu orientée d'une part par des modifications souhaitées par la nouvelle équipe à la tête de la Faculté autour de son Doyen, et d'autre part par la nécessité d'un déménagement des collections pour faire de la place aux Facultés de Pharmacie et d'Odontologie dont le regroupement sur Brabois doit se faire dans des délais rapprochés.

RAPPORT MORAL du secrétaire

Il donne tout d'abord la liste des membres du C.A. issus des élections de la précédente A.G. : Président Jean-Luc Schmutz, Vice-président Pierre Labrude, Secrétaire Jean Floquet, Trésorière Catherine Strazielle, Christiane Pelletier, Lili Poivre, Lucette Schweyer, Aurélien Barthelemy, Doyen Marc Braun, Jean-Pierre Crance, Bernard Legras, Jacques Vadot (Président d'Honneur).

De nouvelles présentations des collections exposées ont donc été terminées - vitrines de la galerie de la salle du conseil, présentation des bustes de l'accès au décanat -, ou initiées -transfert de la vitrine hexagonale dans la salle du conseil, transfert de bustes et pose d'une frise panoramique retraçant l'histoire de l'enseignement médical lorrain dans le couloir d'accès au secrétariat des étudiants (réalisation R. Guérard, offerte par le Président fondateur). Les restaurations ont été poursuivies : tableau de Pierre Alliot, surtout masse d'appareil du Collège royal malheureusement amputée d'une partie de la zone sommitale (croix, deux arceaux de la couronne). Cette restauration a été prise en charge par notre faculté. Cette année a été également marquée par l'acquisition d'un bas-relief en bronze du Professeur Hippolyte Bernheim, signé Ernest Bussière, acquisition financée par des membres de l'AMFMN, l'association des chefs de services du CHU, la Faculté (participation non encore parvenue) ; le Crédit Mutuel des professions de Santé 54 a pris également en charge une restauration. Cette œuvre est visible dans la Salle du Conseil. Cette année trois portraits devaient être soumis à restauration : Jacob et Joseph Le Lorrain, et Guy de Chauliac. Le C.A. a souhaité que les cires dermatologiques, extrêmement fragiles, restent dans la salle Kissel.

Le C.A. a participé à un certain nombre de rencontres : certaines, habituelles, avec les autres associations d'amis des musées de Lorraine (JF et JV), dont un des membres nous a signalé l'existence du bas-relief de Bernheim, avec le Comité d'histoire régionale (réunion de Dieuze où le professeur Catherine Strazielle tenait un stand avec des étudiants sur « Les plantes et la pathologie dentaire ».